

La prise d'Erétrie chez Hérodote (6, 100–101)

Par André Hurst, Genève

D'année en année, des campagnes archéologiques nous révèlent de nouveaux aspects du passé d'Erétrie, de sorte que l'intérêt n'a fait que croître à l'égard des textes sur lesquels on peut s'appuyer pour tenter de mieux comprendre ces données¹. Dans ce contexte, le récit qu'Hérodote nous livre de la prise d'Erétrie par les Perses en 490 avant notre ère retient tout particulièrement l'attention: il nous informe sur une phase capitale de l'histoire de la ville. Mais qui dit histoire profère un mot devenu problématique, un mot dont on a relevé l'ambiguïté: il désigne, on le sait, à la fois une forme de savoir et l'objet qu'elle se propose²; dès lors, il est inévitable que dans un effort de lever cette ambiguïté la lecture des textes historiques et leur analyse se trouve ravivée. En face d'une méfiance méthodologique de la part des historiens, on voit ainsi se déployer un intérêt accru pour les formes de la narration historique dans la critique littéraire³. Et si d'aucuns s'irritent à l'idée que le fait historique risque de nous apparaître de plus en plus insaisissable au travers des mirages qu'interposent les données écrites, il est évident qu'il serait désormais illusoire de tenter l'approche du fait – sinon sa récupération – sans quelques questions préalables touchant le fonctionnement du texte.

Ne tentons pas d'insinuer qu'il y ait jamais eu une majorité de lecteurs pour prendre Hérodote au mot: on sait trop bien que tel n'est pas le cas; mais le récit de la prise d'Erétrie peut assez bien illustrer une situation dans laquelle une lecture naïve (à supposer qu'elle existe) passerait à côté de certaines caractéristiques du texte qui limitent la portée des informations qu'il contient, et risquerait, de plus, de méconnaître le sens qu'Hérodote semble avoir voulu lui assigner⁴.

* En dédiant ces quelques pages à Denis van Berchem, on a voulu songer autant à l'œuvre de l'historien, attentif à la part de la littérature, qu'à la personne, à l'interlocuteur présent dans notre département des sciences de l'antiquité, au maître dans l'art de dialoguer: derrière l'hommage se profile ici un rien de provocation, ou à tout le moins l'attente d'une réplique.

1 Cf. la série *Eretria* I–VI (Berne 1968–1976) ainsi que: P. Auberson/K. Schefold, *Führer durch Eretria* (Berne 1972) et sa bibliographie 207sq.

2 e.g. M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire* (Paris 1975) 27sqq.

3 Ibid. 46–57; pour Hérodote, on citera surtout H. R. Immerwahr, *Form and Thought in Herodotus* (Cleveland 1966); J. Beck, *Die Ringkomposition bei Herodot und ihre Bedeutung für die Beweistechnik* (Hildesheim 1971).

4 Malgré K. H. Waters, *The Structure of Herodotus' Narrative*, *Antichthon* 8 (1974) 1–2, on peut soutenir que la recherche d'un sens n'est pas déraisonnable. Dire, comme il le fait, qu'Hérodote n'avait d'autre but que de produire une œuvre d'art, c'est poser le problème au moment où l'on s' imagine le résoudre.

Tel qu'il se présente pris en lui-même, ce récit ne pose apparemment pas de grands problèmes. Si nous ne possédions d'Hérodote que ce que nous avons de certains de ses contemporains, et que notre texte fût du lot, on pourrait le ranger sans autre forme de procès dans la série des fragments parlant d'Erétrie et reconstituer à partir de là une page du passé eubéen: trois indications prosopographiques, un témoignage sur la solidité de l'enceinte érétrienne, un aperçu des relations avec Athènes, et ainsi de suite. Le contexte nous invite à plus de prudence. En effet, ce récit est inséré dans un segment bien délimité⁵, celui de la seconde expédition lancée par Darius contre la Grèce. Or, on se rappelle que le récit de cette expédition et de ses préliminaires diplomatiques donne à Hérodote l'occasion d'exposer des éléments de l'histoire de Sparte et d'Athènes, éléments rattachés à l'affaire d'Egine. Comme en une sorte de polyphonie, un exposé d'affaires grecques vient alors se superposer au récit des démarches et de l'expédition perses. Ce niveau du texte est organisé de manière simple: une série de digressions spartiates (de 51 à 87) se greffent sur le récit de l'offensive diplomatique perse et des remous qu'elle produit; puis, après le récit de la guerre éginétique (87–93), la narration de l'expédition perse donne lieu aux digressions athéniennes (jusqu'à la fin du livre 6); à ce niveau, par conséquent, on observe que les protagonistes sont faciles à repérer: en face de l'adversaire perse on a, disposés symétriquement autour de l'objet du litige (Egine), les grands alliés du moment, Sparte et Athènes. C'est un premier point, grossier, de structure, qui doit s'il en est besoin attirer l'attention du lecteur sur la question de la disposition des faits. Or, cette disposition propre à l'identification des protagonistes met en relief un mécanisme dans lequel Sparte et Athènes font cause commune contre une île qui veut s'appuyer sur la Perse contre elles; ce mécanisme de la dissension entre Grecs et du pouvoir perse, qui explique à grande échelle le jeu des forces au moment de la seconde expédition de Darius, Hérodote nous l'a montré à l'œuvre déjà sur une petite échelle et fonctionnant de manière inverse: c'est l'affaire de Thasos qui lui en avait donné l'occasion.

Par son intervention à la première personne (6, 47, 1), Hérodote attire l'attention du lecteur sur ce qui n'est en apparence qu'un intermède entre l'expédition de Mardonios et la seconde entreprise de Darius; il est vrai que l'affaire de Thasos peut faire figure de simple digression dont les éléments

5 La complexité de ce segment est bien soulignée par H. R. Breitenbach, *Herodotus pater historiae*, Rev. suisse d'hist. 16 (1966) 465–500, dans les pages qu'il consacre à Hdt. 6, 48–94, 1; nos remarques se situent sur un niveau complémentaire. A propos de son «cactus» de la p. 500, il faut tout de même observer qu'il ne tient pas compte du déroulement du texte dans le temps; d'autre part, la définition des «degrés» de la digression n'est pas toujours nette et ne tient pas compte de différences morphologiques (récit, citation, discours). Pour la «polyphonie» du passage, on consultera également F. Jacoby, RE Suppl. 2 (1913) s.v. *Herodotos* 311–314. Les mots de «segment» et de «passage» nous permettent ici de ne pas aborder la question des λόγοι et de la division originale de l'œuvre (le terme de «livre» est utilisé par référence à nos éditions actuelles). Sur ce problème cf. e.g. S. Cagnazzi, *Hermes* 103 (1975) 398sq.

auraient été retenus en raison de leur situation chronologique d'une part, en raison aussi de la position géographique de Thasos sur l'une des routes qui mènent les Perses en Grèce. Cependant, il suffit de comparer le mécanisme des forces en présence dans l'affaire de Thasos et dans la suite du récit pour en saisir un trait fondamental. Il y a Thasos et les «voisins» (la suite implique qu'il s'agit surtout d'Abdère), et il y a, de l'autre côté, le pouvoir perse. Une mésentente entre voisins, accompagnée peut-être d'une volonté d'indépendance de l'un d'eux, justifie une intervention perse qui se solde par une main-mise plus forte du roi. Si l'on considère la seconde expédition, on se trouve devant un mécanisme analogue mais qui fonctionnera de manière inverse; Sparte et Athènes d'une part, dans le rôle des «voisins» d'Egine qui veut se soumettre aux Perses (la cause du désaccord est symétriquement opposée), la Perse d'autre part, qui intervient; cause inversée du désaccord, résultat inversé de l'ensemble de la situation: les Perses seront chassés. L'éloge d'Athènes que prononcent les Spartiates au lendemain de Marathon (6, 120) souligne l'unité d'un camp grec opposé à l'agresseur. Ainsi, l'affaire de Thasos se présente comme une sorte d'épure à l'envers de ce qui va se jouer lors de la seconde expédition: orientée vers la Perse, l'opposition de Thasos et de ses voisins fait le jeu du roi; orientée contre la Perse, l'opposition d'Egine et de ses voisins, en renforçant le camp des voisins, aboutit à l'échec du roi. A cela vient s'ajouter que le récit de l'expédition de Mardonios préfigure certains éléments de la seconde expédition perse; le passage par la Cilicie, l'intention de châtier Erétrie et Athènes, les dangers de l'Athos (qui fonctionnent différemment dans les deux cas, mais avec un rappel explicite: 6, 95, 2), le succès partiel, l'échec final. On peut saisir cet épisode et l'affaire de Thasos comme une sorte de diptyque dont le premier élément livrerait une préfiguration des événements, le second une analyse élémentaire de l'imbrication des forces en présence. Les deux volets du diptyque préludent ainsi, à leur manière, à tous les événements contenus dans la fin du 6e livre et en constituent une sorte de modèle réduit servant de repoussoir. Voilà qui rend le lecteur plus enclin à s'interroger sur les éléments constitutifs d'un récit comme celui de la prise d'Erétrie, prélude au glorieux épisode de Marathon.

Notons d'abord, sur le plan le plus immédiatement apparent, que la prise d'Erétrie se situe dans le segment qu'on pourrait appeler athénien (par opposition au segment spartiate). Les noms d'Erétrie et d'Athènes, répétés ensemble à plusieurs reprises (6, 43; 6, 94; 6, 99), sont associés dans le cours des événements d'Erétrie eux-mêmes: la présence ou l'absence de l'allié athénien est une composante fondamentale de l'épisode: ainsi se trouvent imbriqués l'un dans l'autre, au départ, l'épisode érétrien et l'épisode athénien qui lui fait suite. Pour définir plus précisément les relations qu'entretiennent ces deux épisodes, il suffit de se replacer un instant dans le contexte de l'expédition de Datis et d'Artaphrènes. Les hostilités relatées par Hérodote sont la prise de Naxos, celle de Délos, les prises d'otages et les levées de troupes dans les îles ainsi que la prise de Ca-

rystos; suivent les épisodes d'Erétrie et de Marathon. Exposées par couples, ces opérations comportent un noyau central (6, 99) où l'on peut voir les Perses se livrer à deux types complémentaires de pressions: par intimidation (les insulaires) et par opérations militaires en règle (Carystos). De part et d'autre de ce noyau: les prises de Naxos et de Délos d'une part, les épisodes d'Erétrie et de Marathon de l'autre. Les prises de Naxos et de Délos forment un couple reposant sur une série d'oppositions très nettes: la dureté du comportement des Perses à Naxos forme un contraste avec le traitement que ces mêmes Perses réservent aux Déliens; l'incendie de Naxos, sanctuaires compris (6, 96), constitue l'antithèse frappante du respect religieux que Datis témoigne à l'île «où sont nés les deux dieux» (6, 97). Dans les deux cas, on relèvera que les habitants quittent leurs demeures: les Naxiens sont pourchassés et réduits en esclavage alors que les Déliens sont l'objet d'une ambassade les assurant qu'ils peuvent revenir sans crainte. Ainsi, pour le traitement des villes, des dieux, des hommes, le comportement du barbare est présenté sous deux aspects fondamentalement contradictoires.

Rien de surprenant, dès lors, à ce qu'un même contraste se retrouve du côté grec lorsqu'il est question d'Athènes et d'Erétrie. En effet, dans un récit nettement plus bref que celui de l'épisode de Marathon, Hérodote expose à propos d'Erétrie un certain nombre de faits que l'on peut opposer quasiment point contre point à ce qui va se produire dans le camp athénien.

Erétrie demande l'aide d'Athènes, Athènes demande l'aide de Sparte; les résultats seront inverses: à Erétrie, les Athéniens se retireront avant le combat; à Athènes, les Spartiates arrivent au lendemain de la bataille. Pourtant, les Athéniens ne se battent pas seuls: les Platéens sont à leurs côtés (6, 108, 1). Le statut des Platéens fait l'objet d'une digression; on y apprend que Sparte serait responsable de cette alliance (et dans ce sens, les Platéens fonctionnent comme vicaires du grand allié absent), mais l'on peut aussi opposer les Platéens aux clérouques que les Athéniens offrent en renfort à Erétrie (6, 100, 1): d'un côté un allié dont la présence résulte d'une occupation et qui se retire, de l'autre un allié qui s'était offert spontanément et qui vient de lui-même prendre part au combat. Le mot *πανδημεῖ* «tous ensemble» (6, 108, 1) prend d'ailleurs toute sa portée dans le cadre de cette opposition: les Athéniens, eux, n'offrent aux triens qu'un détachement de clérouques (6, 100, 1).

Les esprits sont divisés à Erétrie sur l'attitude à prendre vis-à-vis du barbare (6, 100). Ils le sont de même à Athènes, comme on l'apprend à l'occasion du discours de Miltiade à Callimaque (6, 109, 5) et comme en témoigne l'affaire du bouclier (6, 115. 121); le thème de la division se trouve même répercuté dans le camp athénien puisque le discours de Miltiade a pour raison d'être le désaccord des stratèges à Marathon (6, 109, 1). Mais le résultat de la division sera exactement inversé: les Erétrien restent à l'intérieur de leurs murs; les Athéniens sortent et, une fois à Marathon, passent à l'attaque malgré leur infériorité

numérique. Lorsqu'Hérodote écrit d'abord, parlant des Erétriens: «Les uns voulaient quitter la ville pour gagner les montagnes de l'Eubée; les autres, espérant tirer avantage des Perses, se préparaient à trahir» (6, 100, 2), et plus loin, après le débarquement des Perses: «Les Erétriens ne prirent pas la décision de sortir et d'engager le combat; leur souci était de garder les remparts, car l'avis de rester en ville l'avait emporté» (6, 101, 2), il implique qu'il y a bel et bien deux questions qui divisent les Erétriens: la question de principe, et celle des moyens; cependant, le récit se comporte comme si ces deux questions n'en faisaient qu'une et comme si vouloir rester en ville signifiait qu'on était prêt à trahir. Du côté d'Athènes, on se meut en sens opposé: on nous présente d'emblée les Athéniens 'venus à la rescousse' à Marathon (6, 103, 1); ce n'est qu'ensuite qu'il est fait allusion à la division: sur le plan tactique d'abord (6, 109, 1), puis sur le plan fondamental de l'attitude à l'égard de l'envahisseur, mais c'est alors dans un discours direct et le thème est ainsi pris en charge par un locuteur qui se donne pour autre que l'auteur⁶; ici, les deux questions sont séparées, même si elles sont présentées comme solidaires (6, 109, 5), et le cheminement qui du côté d'Erétrie allait de la trahison au refus de sortir va, du côté d'Athènes, de la sortie effectuée

nière idée étant d'ailleurs, dans la suite, explicitement écartée par Hdt. 6, 121).

Les Athéniens ne renoncent pas d'eux-mêmes à combattre au côté des Erétriens: Hérodote, dans une phrase qu'on interprète ordinairement comme un effort de disculper Athènes⁷, nous apprend que c'est un Erétrien de haut rang, Eschine fils de Nothôn, qui a suggéré aux Athéniens de se retirer pour éviter qu'ils ne fussent entraînés dans la catastrophe (6, 100, 3). Cette sombre vision de l'avenir est immédiatement suivie d'effet: les Athéniens se replient sur Orôpos. Dans l'épisode de Marathon, un autre personnage – tout aussi noble – voit l'avenir sous un jour sombre, et il s'oppose d'autant mieux à Eschine l'Erétrien qu'il est à la fois athénien et engagé du côté de la Perse: c'est Hippias; le pessimisme d'Eschine s'appuyait sur une analyse (6, 100, 3), celui d'Hippias sur l'interprétation d'un songe et d'un présage (6, 107); l'opposition va même jusqu'aux conséquences puisque la prédiction d'Hippias, elle, n'influence rien l'attitude des Perses.

La durée des opérations et les mouvements qu'elles supposent forment également une antithèse: à Erétrie, tout se déroule sur les remparts, de façon répétitive, et l'on n'aboutit à rien. A cela s'oppose la promptitude de l'intervention athénienne à Marathon et, après un intervalle d'immobilité, la mobilité de la bataille elle-même, avec son attaque au pas de course donnée pour la première du genre, les replis des ailes, la descente sur les navires; à quoi s'ajoute le fait que cette bataille emporte la décision.

6 Pour une raison supplémentaire de confier ce discours à Miltiade, cf. K. H. Kinzl, *Rh. Mus.* 118 (1975) 200.

7 e.g. W. W. How and J. Wells, *A Commentary on Herodotus 2* (Oxford 1928) 105.

Dans chacun des deux épisodes, deux hommes jouent un rôle déterminant lorsqu'il s'agit de faire pencher la balance vers la victoire ou la défaite. Erétrie est trahie par deux de ses propres nobles (6, 101, 2) alors qu'Athènes doit son salut surtout à l'ingéniosité de Miltiade ainsi qu'à l'intelligence et à la bravoure de Callimaque. Dans cette perspective, la digression sur la famille et le passé de Miltiade prend tout son sens⁸. Hérodote nous le présente en effet comme un personnage à la carrière tumultueuse, au passé athénien très controversé, qui doit répondre d'une accusation de tyrannie en Chersonèse avant de prendre la tête des troupes, bref, une sorte d'aventurier entretenant avec le peuple des rapports ambigus. Et c'est là l'un des hommes qui sauvent Athènes, alors qu'Erétrie est livrée par deux personnages qui jouissent de toute la considération de leurs concitoyens (ἄνδρες τῶν ἀστώων δόκιμοι 6, 101, 2).

Au moment de la prise de la ville, les Perses brûlent les sanctuaires. A cet outrage que subissent les dieux répondent dans l'épisode de Marathon les honneurs accordés à Pan⁹ (6, 105) et la protection implicite d'Héraklès (6, 116). Quant au contraste entre le sort des Erétriens et celui des Athéniens, qui sera développé au-delà de notre récit, il n'est pas besoin d'y insister. On pourrait, parvenu à ce stade, résumer ainsi les résultats de cette analyse point contre point:

Episode d'Erétrie

Les Erétriens demandent l'aide d'Athènes: les alliés se retirent avant l'affrontement.

Erétrie se voit déléguer un détachement de clérouques.

Episode de Marathon

Les Athéniens demandent l'aide de Sparte: les alliés arrivent après l'affrontement.

Athènes reçoit l'aide spontanée de l'ensemble des Platéens.

8 A ce que dit M. Pohlenz, *Herodot, der erste Geschichtschreiber des Abendlandes* (Leipzig/Berlin 1937) 84, on peut ajouter ici l'idée que cette digression n'est peut-être pas sans parenté avec les digressions généalogiques de l'épinicie contemporaine; le parallèle s'impose d'autant mieux que des victoires olympiques sont mentionnées et que ces victoires, comme chez Pindare et Bacchylide, sont données pour marques du caractère exceptionnel de la famille considérée: dans ce sens, les cavales de 6, 103, 3–4 signifient un peu, mutatis mutandis, ce que signifie la volonté des dieux dans l'épinicie.

9 Les honneurs que les Athéniens accordent à Pan (6, 105sq.) fonctionnent à plusieurs titres dans le texte: ils constituent également une antithèse du tremblement de terre de Délos (6, 98), non seulement parce qu'un présage défavorable s'oppose ainsi à un présage favorable, mais parce que l'un des prodiges s'adresse à l'ensemble des Grecs, l'autre aux seuls Athéniens. Quant au problème que pose la réalité de ce tremblement de terre et la contradiction que l'on voit entre Hdt. 6, 98 et Thuc. 2, 8, il ne saurait être résolu par la mise en évidence de son rôle dans le texte, ni par la recherche d'un moyen terme chronologique (e.g. How-Wells, op. cit. 2, 104); il est clair qu'un tremblement de terre à Délos n'a pas le même sens pour un Grec qu'un tremblement de terre où que ce soit ailleurs, du fait que l'île a été immobilisée par les dieux (Pind. fr. 33c–d Snell-Maehler). Il s'agit donc du type même de fait qui n'est saisissable que dans une «intrigue» (pour reprendre le terme de P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris 1971, 45sqq.) et peut par conséquent être tenu plusieurs fois pour unique, en fonction du sens qu'on lui voit et non parce qu'on aurait vérifié son absence dans tous les autres cas.

Les esprits divisés: le choix implique la trahison.

Un Érétien pessimiste: son conseil est suivi d'effet.

Débarquement perse: les Erétriens restent dans leurs murs.

Combats répétés sur les mêmes lieux; l'issue demeure indécise.

Deux nobles livrent la ville.

Prise d'Eréttrie; incendie des sanctuaires.

Les esprits divisés: le choix exclut la possibilité d'une trahison.

Un Athénien pessimiste dans les rangs perses: son avertissement demeure sans effet.

Débarquement perse: les Athéniens sortent à Marathon.

Combat unique, mouvementé, et qui emporte la décision.

Deux hommes portés au pouvoir par la constitution athénienne sauvent la ville.

Athènes sauvée: aide d'Héraklès, honneurs à Pan.

Il n'est peut-être pas superflu

quelle la séquence du texte d'Hérodote, il n'en va pas de même de la colonne de droite, et l'on pourrait ainsi remarquer, incidemment, qu'un des aspects de l'art d'Hérodote consiste à ne pas reproduire ici de moule.

On le voit, le récit de la prise d'Eréttrie se dévoile à nous comme un prélude inversé, et en modèle réduit, de l'affaire de Marathon, à la manière du diptyque formé par l'expédition de Mardonios et l'affaire de Thasos, si on l'oppose à la seconde entreprise perse dans son ensemble. De plus, il apparaît que l'expédition de Datis et d'Artaphrénès se subdivise en deux segments (que sépare un bref noyau central): un premier segment fait ressortir l'ambiguïté du comportement des Perses (attitudes contrastées à Naxos et à Délos); un second segment souligne le contraste entre les attitudes de deux cités grecques, Eréttrie et Athènes, les deux cités plus particulièrement visées dès l'expédition de Mardonios et qui prennent ainsi valeur exemplaire.

Le jeu de correspondances et d'oppositions qu'on met ainsi au jour ne constitue ni un phénomène inconscient, ni un artifice littéraire. Dans la perspective fixée par le récit des Perses au premier chapitre du premier livre, la destruction d'Eréttrie et de ses sanctuaires est explicitement donnée pour une compensation de l'incendie de Sardes. Dans l'affaire de Marathon elle-même, le retour d'un thème important est affecté d'un sens: c'est dans un sanctuaire d'Héraklès que les Athéniens sont rassemblés avant la bataille (6, 108, 1); après la bataille, ils rentrent en hâte pour devancer les navires perses et campent à nouveau dans un sanctuaire d'Héraklès (6, 116): καὶ ἔστρατοπεδεύσαντο ἀπιγμένοι ἐξ Ἡρακλείου τοῦ ἐν Μαραθῶνι ἐν ἄλλῳ Ἡρακλείῳ τῷ ἐν Κυνοσάργεϊ.

Le parallélisme est ici souligné, et il est clair que la présence d'Héraklès avant et après la bataille n'a pas a priori une valeur qui relèverait surtout de la

disposition des thèmes sur le plan littéraire: cette récurrence signifie que la divinité joue son rôle dans le chaos apparent des événements et leur confère un ordre significatif.

Il n'en va peut-être pas très différemment de l'opposition qu'on relève entre le récit de la prise d'Érétrie et celui de la bataille de Marathon. Quelques remarques s'imposent ici pour situer cela dans le champ de la réception d'Hérodote, et l'on verra que l'horizon d'attente du lecteur contemporain n'est pas incompatible avec un tel recours aux formes.

Sans entrer dans les méandres du problème que posent les rapports d'Hérodote et de la tragédie¹⁰, on peut s'en tenir à la constatation qu'Hérodote et ses lecteurs sont des spectateurs de tragédies d'une part, et que la tension entre positions contraires constitue pour toutes sortes de raisons¹¹ un ressort fondamental de la trame tragique – ce qui se traduit abondamment dans la morphologie du genre. C'est ainsi que l'on pourrait très banalement entrevoir un premier sens de l'opposition Érétrie ~ Athènes: elle met en relief les positions des deux cités protagonistes; à l'aspect sinueux, efficace et mouvementé de la politique athénienne – dans le fonctionnement de ses structures de pouvoir comme dans le choix des hommes –¹² répond un certain conservatisme immobiliste qui mène Érétrie à la catastrophe: on y reste dans ses murs, on y fait confiance aux gens de bien et l'on succombe à l'envahisseur. Dans cette lumière, l'opposition de Miltiade et des nobles érétriens n'est pas éloignée d'un courant de pensée comme celui qui anime l'élégie à Scopas de Simonide¹³, avec sa remise en question des termes qualitatifs par lesquels se marque la différence de statut social.

D'autre part, un texte au moins implique chez le lecteur contemporain une aptitude à saisir la forme comme un élément de la signification. Dans un fragment bien connu, Protagoras¹⁴ analyse le duel d'Achille et du Xanthe dans l'Iliade: il s'agit selon lui d'une transition qui assure le passage entre les duels des mortels et la guerre des dieux; dans une telle formulation, il est clair que les vers homériques considérés ne sont pas saisis exclusivement au niveau de leur contenu informatif immédiat, mais aussi dans leur fonctionnement à l'intérieur d'une construction littéraire, d'un texte perçu dans les relations qu'entretiennent ses éléments constitutifs. Certes, on n'est pas ici au même niveau de la

10 Un aperçu de travaux récents sur la question se trouve chez R. Rieks, *Eine tragische Erzählung bei Herodot.*, *Poetica* 7 (1975) 23–44, en particulier 27sq. n. 7 et 33 n. 43–46.

11 Cf. e.g. J.-P. Vernant, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (Paris 1972) 21–40.

12 Sur la signification du couple Miltiade-Callimaque, cf. Immerwahr, op. cit. 250 n. 37.

13 Plat. *Prot.* 339a–346d et D. L. Page, *Poetae Melici Graeci* (Oxford 1962) 282sq.

14 D.-K. 80 A 30; G. Lanata, *Poetica pre-platonica* (Firenze 1963) 186sq. *Scholia Graeca in Homeri Iliadem*, rec. H. Erbse 5 (Berlin 1977) 101. Sur le rapprochement d'Hérodote et de Protagoras, cf. e.g. A. Dihle, *Herodot und die Sophistik*, *Philologus* 106 (1962) 207–220 et, plus récemment, la documentation réunie sur un point par F. Lasserre, *Hérodote et Protagoras: le débat sur les constitutions*, *Mus. Helv.* 33 (1976) 65–84.

réception que lorsqu'on évoque le spectateur moyen d'une tragédie, mais on peut néanmoins se sentir habilité à tenir pour probable qu'Hérodote, confronté à de tels lecteurs, mette en jeu la possibilité de recourir à l'ordonnance des éléments pour faire passer une signification¹⁵. C'est dire, dans notre cas, que le choix des éléments du récit érétien dépasse le cadre d'une relation plus ou moins exacte du fait tel qu'il se serait passé, et que l'on peut en dire tout autant du récit de Marathon.

Cela posé, il est aventureux – et peut-être superflu – d'aller plus avant. Deux questions se posent toutefois, auxquelles il est également difficile de répondre: que retenir, dans ces circonstances, des faits rapportés, et selon quel critère? Quelle est la signification qu'on peut attribuer à ce type de recours aux possibilités de la forme? La première question met en jeu les objectifs que peut se fixer chaque historien: les réponses qu'on pourrait y apporter feraient l'objet d'une autre étude (le champ étant abondamment fouillé déjà pour ce qui touche Marathon)¹⁶. La seconde nous lance sur une piste que beaucoup ont parcourue, ce qui nous dispense de longs développements et nous permet de situer brièvement nos observations dans des perspectives connues.

L'analyse du sens ultime de l'entreprise d'Hérodote donne encore lieu à des controverses¹⁷; les divergences sur ce point relèvent peut-être simplement de l'essence même de la réception d'un texte littéraire¹⁸ (si bien qu'il est vain de vouloir mettre tout le monde d'accord). Ce qui nous apparaît dans le contraste d'Érétie et d'Athènes vient se situer, bien entendu, dans la ligne de ceux qui saisissent Hérodote comme proche d'Héraclite et de son harmonie des contraires. Cette vue, fréquemment soutenue, se trouve par exemple formulée dans le livre de H. R. Immerwahr¹⁹; compte tenu du fait que l'objet dont Hérodote se propose la description se déroule dans le temps tout comme le moyen de cette description – le texte –, il ne semble pas que l'opposition formulée chez Platon entre Héraclite et Empédocle (Soph. 242 d–e) doive faire incliner plutôt vers ce dernier. La polarité dans laquelle on inscrit ainsi l'entreprise d'Hérodote (et dans laquelle on est tenté de dire qu'il l'inscrit lui-même par ses premiers chapitres) se manifeste d'ailleurs aussi bien sur le plan géographique et ethnolo-

15 Cf. supra n. 3.

16 e.g. H. Bengtson, *Griechische Geschichte* (München 1955) 157–159; K. von Fritz, *Die griechische Geschichtschreibung* 1 (Berlin 1967) 432–436.

17 En plus des articles cités de Waters (supra n. 4) et de Rieks (supra n. 10), on peut renvoyer à F. Jacoby, *RE Suppl.* 2, 481sq., M. Pohlenz, op. cit. 120–163, ainsi qu'à la plupart des études reprises dans *Herodot. Eine Auswahl aus der neueren Forschung*, ed. W. Marg (Wege der Forschung 26, Darmstadt 1965).

18 e.g. J. M. Lotman, *Die Struktur literarischer Texte* (traduit du russe par R. D. Keil, München 1972) 43–46; sur la réception d'Hérodote cf. A. Momigliano, *The Place of Herodotus in the History of Historiography. Secondo contributo alla storia degli studi classici* (Roma 1960) 29–44 (Wege der Forschung 26, 137–156) et K. A. Riemann, *Das Herodoteische Geschichtswerk in der Antike* (München 1967).

19 Op. cit. 152.

gique que sur celui des pouvoirs en présence²⁰: elle est fondamentale. Dans le segment qui nous occupe, elle se réalise tant dans l'opposition des Grecs et des Barbares que dans chacun de ces camps (Naxos ~ Délos; Erétrie ~ Marathon). Cela signifie que dans l'épisode de la prise d'Erétrie, quel que soit le poids de l'élément référentiel drainé par le texte, nous lisons simultanément une vision des affaires du monde, du résultat que produit le devenir, dans le temps, d'une polarité qui maintient malgré tout le monde en équilibre, suffisamment en équilibre pour qu'un Hérodote puisse le décrire et contribuer, par là même, à sa stabilité²¹: ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται. «Afin que les actions des hommes ne disparaissent pas sous l'effet du temps» dit la première phrase du programme initial.

C'est par là que nous concluons: si l'on a raison d'éclairer tout Hérodote à l'aide de ce programme, il serait peut-être opportun de chercher à saisir le contenu du programme à la lumière de la pratique scripturale d'Hérodote. Cela mériterait d'autres développements. Nous avons tenté d'entrer dans cette voie sans trop nous éloigner des murailles d'Erétrie.

20 Ibid. 321.

21 C'est justement en songeant à la signification qu'A. J. Greimas peut affirmer: «Ainsi, toute saisie de signification a pour effet de transformer les histoires en permanences ...». (*Du sens*, Paris 1970, 104.)